

Devenir un être humains dans des cercles de plus en plus vastes

Wolfgang Held

Margrete Solstad, Bodo von Plato, Paul Mackay, Rembert Biemeond & Justus Wittich en conversation au sujet de **Jörgen Smit** à l'occasion du centième anniversaire de sa naissance

Comment vas-tu ?

Stefan Weishaupt

Inoubliables sa haute stature, ses gestes, mais avant tout son langage. Personne d'autre — ainsi m'apparut-il, lorsque je rencontrai Jörgen Smit, pendant mes études dans les années 1980 à Dornach — personne d'autre n'approchait autant la vérité en parlant. Cela nous attirait tous autour de lui. Il était entouré et environné de cœurs incandescents et d'esprits en recherche. Il avait le verbe puissant et pourtant infiniment doux et circonspect. — D'où sais-tu aussi précisément ce que je ressens, ce que je cherche ? — Je me demandais souvent cela, lorsque je l'écoutais attentivement. Et comment peux-tu me conduire au seuil de ma propre liberté dans l'union du discernement et de la retenue ? — Tu dois avoir un sentiment pour ta propre biographie ! — Des paroles comme celles-ci m'ont accompagné jusqu'à aujourd'hui.

Un jour, je descendai la colline du Goetheanum pour rentrer chez moi à Rütliweg. C'est alors que je le vis venir à ma rencontre, de son pas quelque peu hésitant. Il me fit face et posant ses mains sur mes épaules, il me demanda : Comment vas-tu ? — En un tel moment de rencontre avec lui s'accomplissait toute une vie. Il apportait des paroles d'encouragement. Il était l'amour personnifié dans l'intuition immédiate de la force d'évolution de tout être humain individuel. Il n'y avait rien de ce sur quoi on n'eût pas pu s'en remettre à lui. Tout ce qui était mal, faux et mal venu, se voyait chaleureusement pénétré par sa foi en l'autre et dans la novation à venir de l'être individuel. Sa compréhension était une consécration du devenir. En cela sommeillait la vertu de se consacrer à tout. Celle-ci était toujours la vertu du Je, laquelle grandissait au-delà de son conditionnement temporel.

Chez tous les êtres humains qui connurent cela par lui, Jörgen Smit a laissé un legs, au moyen duquel il continue d'agir au travers de milliers de biographies individuelles. Cet amour et cette reconnaissance, qu'éveille seulement une autorité authentique, continuent toujours d'affluer des cœurs de ceux qui étaient liés à lui.

Margrete Solstad : Je connaissais Jörgen Smit depuis 1973. Il vint à l'école Waldorf de Bergen et donna des conférences : quelle fête ! Cet homme-là avait quelque chose à dire, je remarquai cela. Ensuite nous nous rencontrèrent à Järna au séminaire des enseignants. Lors de chaque initiative artistique, il répondait présent, que ce soit un chœur, un façonnement de la parole — ne jugeant jamais, mais au contraire toujours d'un « cœur reconnaissant ! » Au séminaire de formation des enseignants de Järna, il connaissait les noms de tous les étudiants, déjà bien avant qu'ils eussent commencé l'étude. Tu es « vu » avant d'être arrivé, c'était l'expérience vécue alors.

Justus Wittich : En effet, c'était l'attitude par laquelle Jörgen Smit m'a profondément marqué : dans les années 70, nous avons organisé un congrès d'étudiants et Jörgen Smit avait été présent plusieurs jours. À toutes les organisations, quand bien même pussent-elles même avoir été insuffisantes, il assistait yeux et oreilles grands-ouverts. Relevait aussi de cette attitude ce que nous, les jeunes vécurent par la suite au Goetheanum : le cours de la *Klasse*, tenue librement comme une méditation directement exprimée.

Margrete Solstad : En effet Jörgen était à la fois direct et pourtant avare de paroles. Jamais trop de paroles, jamais de paroles pour l'amour des paroles. « *En mann et ord* » dit-on en norvégien (un homme, une parole), et cela Jörgen le vivait. Son langage était « ciselée » dans son allitération. Ma plus forte expérience avec lui : nous nous rendions probablement dans les années 80 du Goetheanum à sa petite maison et il poussait des soupirs. Je lui demandais alors : « Comment fais-tu pour affronter toutes ces difficultés ? » Il s'arrêta et me regarda. « Quand il y a un problème, alors je cherche, à tendre une main. Si je ressens qu'autrui n'est pas encore en situation de tendre la main, alors je le laisse tranquille et je me tourne vers autre chose. » Cela m'a accompagné toute ma vie depuis. Cela révèle un geste du vouloir qui attend la volonté d'autrui, celle de l'autre à côté. Nous travaillions à la scène d'eurythmie à un programme pour Dag Hammarskjöld. À l'occasion je ne cesse d'éprouver combien apparentées m'apparaissent ces deux personnalités — comme deux piliers portant quelque chose ensemble.

Bodo von Plato : c'était en France, j'étais alors enseignant à Paris et Jörgen vint assister à une fête scolaire et rencontra auparavant le collège. Il s'agissait de questions anthropologiques et je devais assurer la traduction.

Jörgen, tel qu'il était, prit son essor. Je remarquai bientôt que je ne pouvais plus le suivre correctement et je voulus véritablement le stopper. Peu avant, il jeta un coup d'œil vers moi et me dit ensuite : « Ah, tu as de nouveau oublié la moitié de ce que je viens de dire, je vais te répéter le fin fond du propos une fois encore. » Précisément là où j'avais perdu le fil, il reprit et formula exactement

les points que j'avais pris dans l'instant. Dans les deux heures de conférence qui suivirent, il a toujours arrêté son propos au moment précis où il sentait que ma force de récapitulation se relâchait. Donc : la capacité de perception pour la force spirituelle en tension d'autrui, j'avais remarqué cela ; Comment en 1986, à la conférence de Michaël. Jörgen dirigeait le débat des mille personnes de la salle. Il posait des questions et les doigts se levaient. Avec sa grosse main, il indiquait ensuite les individus qui se proposaient de répondre. Il leur laissait dire quelques mots à chacun et déjà il les interrompait et le faisait se rasseoir. Il prenait le suivant, puis un autre encore, jusqu'à ce qu'avec un vote déjà selon les paroles, il priaît l'orateur pour une contribution plus longue au pupitre. C'était de nouveau cette perception pour la force de tension spirituelle, la présence d'esprit, d'autrui.

Rembert Biemond : Aucune expérience vécue isolée ne me vient en mémoire, mais plutôt maintes qualités. Il était singulier si l'on pense combien son agenda était rempli, à combien de réunions il devait participer, mais Jörgen Smit avait toujours du temps. Il avait intérieurement organisé les choses de sorte que le temps ne lui faisait jamais défaut pour tout ce qu'il avait à faire ou à mener.

Paul Mackay : J'ai vécu deux cours de la *Klasse* donné librement par Jörgen Smit. Il sembla que ce dût être pour lui à l'époque une pierre de touche. Pour la première fois, je le vis sans lunettes, et il en est bien ainsi que je n'avais jamais vécu auparavant comment il pouvait développer dans son rapport à l'esprit une telle réalité et une telle énergie. Cela sonne d'une manière contradictoire, mais c'était en même temps une dévotion incroyable et une énorme vertu du Je.

Biemond : Il se peut, et il en est assurément ainsi, que Jörgen eût à souffrir de ses collègues du *Vorstand* et des situations au Goetheanum. Mais je suis convaincu que ses combats intérieurs et spirituels étaient beaucoup plus forts. De ce fait il put probablement bien supporter les difficultés extérieures. Il connaissait une confrontation spirituelle intime dans la méditation, sur la scène de l'âme personnelle, dans la mesure où les contrariétés extérieures lui apparaissaient vraiment pâlottes, quelles qu'elles fussent en Norvège puis à Järna ou plus tard au Goetheanum. Je pense que c'est la raison pour laquelle il put endurer aussi stoïquement mainte étroitesse d'esprit.

Comment Jörgen Smit nous rencontre aujourd'hui ?

von Plato : Il en était déjà ainsi à l'époque, mais avec les années cela a encore plutôt augmenté que disparu : je continue de vivre un encouragement de la part de Jörgen Smit. Ce n'est pas un encouragement en général, mais au contraire un encouragement contre l'aporie¹. Donc au moment où une situation apparaît sans issue, « aporétique » justement, alors il émerge. Lorsque les choses ne fonctionnent pas, soit dans la vie intérieure, soit dans celle méditative, lorsque des progressions sont véritablement nécessaires, mais cela ne va pas,

Je ne pourrais pas vivre sans l'anthroposophie

Jörgen Smit

Je suis né en 1916, de parents qui étaient anthroposophes avant ma naissance. La bonne atmosphère de la maison parentale me donna une conviction allant de soi que ce qui vivait chez mes parents devait être là quelque chose de bien et de juste. De cette façon, je me sentais déjà pendant mon enfance comme un petit anthroposophe, sans connaître l'anthroposophie.

C'est alors que dans ma quatorzième année, il se produisit un événement bouleversant. Mon père, qui avait toujours été pour moi une autorité incontestable dans toutes les questions de jugement, dont le penser clair et concret avait été comme un rocher inébranlable pour moi, fut totalement trompé malgré cela par une dame douée de facultés clairvoyantes ataviques, pendant de nombreux mois durant. La question vitale surgit alors pour moi : « Comment une telle chose est-elle possible ? » Il se forma en moi une forte suspicion et une répulsion presque exagérée contre toute vision clairvoyante. Édifier ma vie sur des fondements phénoménologiques de science naturelle devint pour moi une nécessité inconditionnelle. De 14 à 18 ans, je ne fus pas en mesure à l'époque de comprendre clairement cela. Pourtant cela se présentait à mon esprit comme un idéal totalement grand. Et je pus nourrir cet idéal du fait qu'à cet époque — à côté de mon travail scolaire — j'étudiais à toute force les *Écrits de science de la nature* de Goethe et les livres de base et conférences de Rudolf Steiner.

Une science de la nature sans l'objectif de pénétrer dans le suprasensible n'a jamais été pour moi un besoin. Les puissantes forces du monde élémentaire, je les connus déjà à 17 ans, à partir d'expériences nocturnes. Je savais aussi nonobstant que le suprasensible vit seulement dans cette mesure sur une base assurée dans la conscience humaine, lorsqu'il est élaboré à partir de la vision intuitive phénoménologique. — Après avoir dû lutter sur cette base quelques années, durant ma jeunesse principalement, avec la science naturelle et la théorie cognitive (Kant, Hegel, Stirner, Nietzsche), je me tournai aussi à 19 ans vers l'histoire et l'étude des langues classiques, parce que je voulais apprendre à connaître à partir des textes primordiaux auxquels renvoyaient le Nouveau Testament et l'ouvrage *Le Christianisme en tant que fait mystique*. À 23 ans, je passais l'examen d'université de philologie classique avec un travail scientifique principal du la dramaturgie d'Eschyle. ***

¹ Impasse ou difficulté dans un raisonnement. *ndt*

car tout semble obstruer. On voudrait renoncer, laisser tomber après soi, envoyer promener la chose ou bien, inversement, faire front à la résistance, imposer de force ou s'affirmer, mais tout cela ne sert de rien : alors Jörgen Smit vient à moi. Du temps de sa vie nous n'avions jamais parlé de quelque chose comme cela. Cela allait bien au-delà de la figure du « gardien » : lorsque je l'interrogeai sur ce qui pouvait être fait pour un travail ésotérique en France, il proposait le thème du « gardien ». « Comment donc cela ? » « Parce que cela est dans leur champ d'expérience, parce qu'ils ne veulent pas volontiers convenir de quelque chose. » J'éprouvai alors de tout son poids combien Jörgen connaissait bien cette essence du gardien. Pour nous, jeunes hommes qui arrivions à l'anthroposophie, c'était une expérience forte, ce que nous trouvions décrit chez Rudolf Steiner à la frontière entre les mondes, c'était vraiment présent là, en chair et en os, chez cet homme.

*** Dans toutes ces années, ma vie fut marquée du fait d'avoir pu connaître comme un fait de vie concret, Conrad Englert (1899-1945). Avec lui j'appris à lire Homère régulièrement pendant des périodes plus longues, dans le texte grec originel — Il me donna aussi l'occasion d'étudier un an chez son ancien maître la philologie classique à l'Université de Bâle. Conrad Englert me transmit aussi à cette époque et plus tard encore, des forces de vie anthroposophique portantes. Lorsqu'à 20 ans, je devins membre de la Société anthroposophique, ce ne fut pas un problème pour moi. J'avais déjà grandi dans la cause, d'avance à partir des nécessités de ma vie. Je ne pouvais pas vivre sans anthroposophie.

Depuis mes 21 ans, j'étais parmi ceux qui voulaient être actifs au comité directeur du groupe d'Oslo. Après les examens d'université je déménageai d'Oslo à Bergen, à l'âge de 24 ans, où j'ai travaillé depuis comme enseignant à l'école Rudolf Steiner. Dans les années qui suivirent la guerre j'élargissais mon activité de conférencier de Bergen aux autres villes plus importantes de Norvège, vers Stockholm et Copenhague. Comme délégué de la Société anthroposophique de Norvège j'ai vécu aussi les difficultés de la société de ces dernières années à Dornach.

Extrait d'une lettre de Jörgen Smit adressée à Marie Steiner en vue d'une demande d'adhésion à la *Libre Université de science spirituelle*, du 29 août 1948. — Jörgen Smit avait 32 ans. Conrad Englert, était oncle par alliance de Jörgen Smit. Dan Lindholm fut un ami et collègue de Jörgen Smit au *Vorstand* de la Société anthroposophique en Norvège.

Biemond : Il y avait alors beaucoup de jeunes gens naturellement autour de lui, il y avait là trois ou quatre générations d'anthroposophes jeunes qui l'entouraient, étaient inspirés par lui et aussi instruits. Mais il n'a jamais tenté d'en faire des petits « Jörgen ». C'est une caractéristique importante et en cela se reflètent bien ses 25 années de professorat Waldorf. Il nous a rapprochés de nous-mêmes, de nos propres possibilités. La charge spirituelle du département des Jeunes devint ainsi si infiniment concrète. Quand bien même nous ayons été perçus de l'extérieur comme des élèves de Jörgen Smit, le concept n'en est pas juste pour autant. Il n'a jamais retroussé sur autrui ses propres niches, sa manière propre d'étudier et de comprendre l'anthroposophie. Cela était, c'était toujours un spectre infiniment large d'éventualités. Cela était profondément ancré dans l'intériorité par son temps de professorat Waldorf, je présume. Ils nous a amenés à nous-mêmes, à notre propre mission, au meilleur sens du terme et dans la continuation de la pédagogie Waldorf. Cela me semble aussi aujourd'hui le meilleur service que nous pouvons lui témoigner.

Wittich : Il était alors largement en avance sur son temps, comme je le ressentais déjà à l'époque. Des choses qui jouent un rôle aujourd'hui, allaient alors déjà de soi pour lui. Ainsi a-t-il pu travailler avec des êtres humains très différents, avec des « représentants » des courants les plus variés. Cela dépendait pleinement et seulement de savoir quelle qualité spirituelle était à concevoir. Nous-mêmes, nous nous trouvions décontenancés devant le regard que Jörgen Smit cultivait. Il était en effet aussi responsable du département de pédagogie et organisa avec trois ans d'avance le premier congrès des enseignants. Il avait mis en route l'initiative que les écoles à l'autre bout du monde travailleraient sur un thème commun. C'était un coup cosmopolite énorme dont on percevait à peine alors quelque chose au Goetheanum. Il était en avance sur son temps, il n'y avait pas encore comme aujourd'hui de congrès mondial d'enseignants et ils sont devenus un événement par lequel la pédagogie Waldorf est mondialement saisissable.

Mackay : Il est si différent de ce que je suis. Ce fut foncièrement une belle expérience de vie. J'étais actif en Hollande dans les années 80 et j'avais la possibilité de rendre visite à Jörgen Smit au Goetheanum. Bien préparé j'allai aux entretiens et je ressentis : voilà un être humain qui structure sa vie entièrement à partir de l'esprit. Même s'il n'était

pas ferré sur un domaine, il le menait pourtant sur un point de vue de la vie, sur l'esprit selon une orientation substantielle. Alors tout d'un coup c'était secondaire de savoir si ce que nous cherchions, cette présence spirituelle, était « juste » ou « fausse ». Dans les entretiens, il s'agissait moins de recevoir des réponses, mais au contraire de s'immerger dans la sphère du spirituel pour pouvoir ensuite continuer d'œuvrer. Je peux souligner ce que Rembert décrit, à savoir qu'il nous a aidés à en arriver à nous.

Comment a évolué l'image de Jörgen Smit ?

Biemond : Dans les jours qui suivirent sa mort, j'ai connu qu'il avait entrepris un grand voyage et je suis vraiment sûr, quant à moi, que son champ d'activité s'est largement étendu, et donc bien au-delà de la circonscription anthroposophique.

Mackay : J'appartenais au petit groupe qui prépara la conférence mondiale au Goetheanum. Je ne me suis pas demandé si Jörgen Smit était encore près ou bien loin de nous, mais dans l'art et la manière dont la conférence s'est déroulée, alors, il y était, j'ai eu cette impression, qu'il pouvait fort bien y être présent. C'était dans son esprit.

von Plato : Je trouve qu'il a vécu d'une manière invraisemblablement belle cette tension entre une confrontation durablement renouvelée d'avec l'œuvre de Rudolf Steiner et Rudolf Steiner lui-même et sa façon totalement propre de la vivre. Cela étant j'ai l'impression que nous en avons reçu beaucoup aujourd'hui. Nombre de ses élèves, si je peux le dire ainsi, sont à présent engagés en responsabilité dans le mouvement anthroposophique et j'éprouve là aussi pareillement ce dévouement incontestable à Rudolf Steiner et en même temps la certitude qu'on doit le produire soi-même et qu'on ne peut pas s'en tirer avec de belles paroles par celui-ci. J'ai ressenti cela fortement auprès de Jörgen Smit. Ce que j'appréciais pareillement chez lui et ce que notre époque a beaucoup moins, c'est sa profonde formation philosophique. J'ai son œuvre complète de Hegel et l'on s'aperçoit dans les abondantes notes qu'il a laissées en marge et les soulignements, combien il avait immensément travaillé à fond cette substance philosophique. La philosophie pouvait avec lui traverser ce changement qu'elle voudrait si volontiers accomplir, duquel Rudolf Steiner est parti, à partir de l'abstraction en revenir à la vie, il y a travaillé. Cela est présent pour moi. Il n'était pas philosophe et pourtant il avait ce que seule la philosophie a à offrir, à savoir, cette interrogation constante sur le monde, et cela dans la confiance en la Société anthroposophique. Et les êtres qui furent étroitement associés à Jörgen Smit, qui ont cette confiance dans la Société, cela ne peut pas les troubler, même au travers des expériences aussi difficiles.

Wittich : C'est cette opposition remarquable d'un lien inébranlable dans la société anthroposophique et en même temps une énorme liberté et une indépendance intérieures.

Biemond : Nous le connaissons à partir de sa dernière phase de vie de 1975 à 1991, au moment où, à 59 ans, il fut appelé au *Vorstand* du Goetheanum. Il y a deux ans, je fus invité à Bergen/Norvège par son ancienne classe d'école de 1934. Alors il me devint évident — et de nombreux récits sur Jörgen là-bas en Scandinavie, le soulignent — que c'est un parcours de géant qu'il effectua ainsi jusqu'au point où nous apprîmes ici à le connaître. Il avait alors derrière lui un vaste voyage intérieur. Ainsi a-t-il élargi conséquemment son rayon d'action. Il fut d'abord agissant localement en petit, ensuite la Norvège puis la Scandinavie et ensuite l'Europe et peut-être le monde entier. À neuf ans, il pensait être armateur ou banquier, dans le sens de la tradition familiale. De fait, son chemin prit la direction du lointain, mais avec et pour l'anthroposophie. Pour cela il commença très tôt à s'exercer et cela culmina ensuite dans sa dernière année, lorsque le thème de sa vie de l'être humain en exercice finit par parvenir aux oreilles de tant de gens dans le monde entier.

***Das Goetheanum*, 48/2016.**

(Traduction Daniel Kmiecik)

Pour le centième anniversaire de Jörgen Smit (1916-1991). Il fut enseignant en Norvège, chargé de cours universitaire, conférencier et journaliste. Il fonda le séminaire de l'école Waldorf de Järna, il fut à la direction de la Société anthroposophique en Norvège et à partir de 1975, de la SAG à Dornach. Jörgen Smit a tenu le compte de ses 4889 conférences: numéro, date, lieu, titre et rien de plus. Mais cela 54 ans durant, de 1937 à 1991. Sur 109 pages libre, de format A5, écrites des deux côtés. Il les plaça libres sous une couverture marron toute usée. Toutes ces pages sont visibles sur le site l'adresse URL www.joergensmit.org — On peut y suivre l'évolution de son écriture sur 50 ans et son parcours géographique. En 1987, il ne donna pas moins de 209 conférences (Rembert Biermont).